

**LOUIS
FERDINAND
LE KÉVIN
BATAILLON**



Priva déjà, a revêtu sa tenue de Fondeur Artilleur et son armure fait ployer ses épaules douloureuses. Penché indécis face à la Selecta, il a le choix entre un ersatz de café à base de pâte d'algue de minerai et un thé tiède de scories. La machine grésille à l'unisson des néons branlants, et son estomac vide se joint au chant mécanique, ponctuant ça et là de ses cris la sérénade de la machine impassible, de la lumière méchante. Il a mal aux yeux, mais pas que. Alboni arrive juste, il n'est pas encore harnaché. Le vieux macaroni est torse nu et sous son sourire narquois, des balafres innombrables disent l'histoire compliquée du Bataillon. Peut-être Priva pourrait-il lui demander de l'aide pour faire son choix. Peut-être pourrait-il lire dans les plaies fermées de son collègue un indice. Sec de sa peau et de ses gestes, Alboni sort un à un ses outils, ses vêtements et ses grisgris de son placard sans le quitter des yeux. Il voit bien que son camarade, en proie au doute, balance nauséeux entre les boutons pâte d'algue et scories. Priva sue maintenant de tous ses pores, il appuie son front lourd sur la sale vitre de la maudite machine. Il grogne mollement entre deux soupirs. Il a besoin d'aide, mais il n'ose interroger son aïeux. Algue ? Scories ? Lequel est le pire ? Il a su autrefois, hier peut-être, il a déjà dû opérer ce choix maintes fois, mais cette nuit c'est pas facile. Jamais facile la nuit. Le vieux a revêtu son kevlar, ses bottes, ses six gants et arbore les scalpes de trois rats de rigole et de tout ennemi. Accroupi derrière Priva en doute, il fait mine de rien, mais attend en fait son tour. Décidément, il ne veut pas l'aider. Loin de lui l'idée de prêter main forte pour appuyer sur l'un des deux boutons. Scories, pâte d'algue, scories, pâte d'algue. Il sait lui le fourbe. Il sait quel bouton. Il sait quel bouton mais ne dira rien. Tonitruante, écrasant tout, la cloche soudain sonne la relève. Un quelconque Directeur de Directives pénètre vif et furieux, écarte à grands gestes les lourds rideaux de fumée moite et invective les deux Fondeurs ici présents. On ne comprend pas ses éruclatations, quelques mots seulement de novlangue parmi son exotique dialecte. Où vont-ils les débaucher ces Directeurs ? De très loin pour sûr. On dirait son baragouinage, un mélange de silésien post révolutionnaire et d'arabe, ou peut-être est-ce simplement du russe déconstruit. Qu'importe. Il ne dit pas quel bouton presser lui non plus. Il donne des ordres pourtant. Pour ça il est bon, pour apprendre notre langue en revanche il ne fera pas d'efforts... Il est trop bien payé pour ça. La fumée s'est refermée sur lui, sur son masque d'anonymation. On devine à son poing rageur qui dépasse encore des tristes volutes la direction à prendre, le wagon qui nous mène tout en cahots à la rigole disputée, à la coulée sanglante.

- La nuit commence mal, c'est son estomac vide qui le dit.

- Moi j'aurais pris scories lui répond Alboni, en gloussant derrière la visière criblée d'impacts de son casque de fondeur.

Hors de l'usine on fait déjà la queue pour l'embauche du matin. Une foule en armes tête basse piétine et somnole mollement dans le gris du ciel parfois rouge des fumées. Ça s'avachie l'un sous l'autre, titube sur place parmi les seaux crevés et les frêles pousses d'algues. Les camelots donnent de grands coups de botte dans tout ça pour éveiller l'appétit des apathiques. Ils vendent de tout tant qu'ils peuvent : beignets de scories, prune d'algue à réveiller les morts et tuer les vivants, fétiches en simili fonte, armes artisanales ornées des portraits des Sept Ouvriers Légendaires, colliers d'écaillés de rats de rigole... Heilvaïa en achète un et le passe autour de son cou, là où ses plumes seulement naissent, soyeux duvet vert d'eau pale. Le rouge rat lui va à merveille lui dit le camelot, et ça protège des chutes dans toute rigole. Elle s'en fout Heilvaïa, elle voulait un beignet elle, mais n'en avait pas les moyens. Deux jours déjà qu'elle rate l'embauche du matin, rapport à la queue qu'est si longue et le nombre de places dans l'usine restreint. Pas d'usine pas de beignet. Elle y pense en lissant ses plumes, en essayant de dormir. Il lui est poussé des plumes là-haut, à force d'être dans la gueule du vent, à la cime du fourneau. Elle est Dérueilleuse Sniper de seconde classe Heilvaïa, elle a ses tampons sur sa chair sous ses plumes. Elle racle la rouille du fourneau, la recueille dans sa besace, abat l'ennemi si nécessaire et apporte la rouille fraîche au Percepteur des Rouilles. Ça fait dix Plans maintenant qu'elle fait ça. Dix plans... Elle en a les mains rouges, les plumes vertes et les poumons silicosés. Elle en crache un peu de la rouille, la récupère et la fourre dans sa besace, toujours ça de pris pour plus tard, si jamais elle atteint le Portier d'Embauche.

- Tu m'en donnes, dis ? Hein ? Tu m'en donnes camarade ? Ça fait deux jours que ça avance pas la nuit...

C'est un Réparateur qui demande... Il tend sa main lourde sous son nez. Elle peut sentir l'huile et la crasse nocturne sous ses ongles. Deux jours dans la nuit c'est long et salissant. Elle glisse une main dans sa besace tout en la maintenant fermée de l'autre, en ressort la plus petite pincée possible et la laisse choir dans la pogne nocturne du Réparateur.

- Merci camarade ! Merci ! Qu'il chuchote.

Plus loin un pugilat éclate, on se dispute une place, une fiole de prune, un tampon... Qui sait ? Ça fait des remous, on avance un peu du coup. Heilvaïa tourne la tête comme la chouette qu'elle sera bientôt. Elle peut apercevoir, loin au-dessus des casques, les bustes en fonte de deux Ouvriers Légendaires - Stepan et Igovsk. Ils dominent tout sauf le ciel, ils dardent leurs regards de fonte loin au-dessus de la file d'attente, ils contemplent à jamais le désastre. Elle profite du tumulte et de la curiosité de ses pairs pour gruger une ou deux places, peut-être plus, elle ne

compte pas. Là-bas la baston cesse, le portail du Portier d'embauche s'entrouvre lentement, dans un grincement et sous les vivats de la foule.

Dans l'usine, Priva et Alboni viennent de quitter leur wagon. Priva essuie le peu de bile qui suinte de son menton. Alboni ouvre la marche, c'est toujours les anciens devant. On avance avec eux sous les balles, mais certains déjà abandonnent, s'affalent au sol, râlent une dernière fois, expirent à peine un peu de sang, beaucoup de fumée. L'Albo ne connaît pas le chemin - personne ne le connaît -, il se dirige à l'oreille, à la chaleur et aux fumées. On contourne les cuves hurlantes, on rampe sous les piliers, on arrive sur le plancher. Là un type agite un drapeau, on tente de reconnaître l'insigne dessus.

- Ça dit d'attendre, dit Alboni.

On n'est pas d'accord mais on écoute le vieux. Il s'assoit lui, tranquille, il attend puisque c'est l'insigne qui le dit. C'est affreux l'attente sous le feu adverse. Aucun de nous ne veut mourir en inaction. Alors certains répliquent, au risque de signaler notre position. Dans cette usine où toutes les factions s'affrontent, où la moindre coulée réclame des torrents de sang, on ne signale pas sa position, sauf pour leurrer l'ennemi. L'Albo leur gueule dessus :

- Tirez pas bande d'abrutis ! Rampez plutôt chercher des pelles !

Priva se couche et exécute l'ordre. Ils sont deux derrière ses semelles crasses à onduler maladroitement sur le sol dégueu. À l'approche d'un tas de débris, la logorrhée des fusils semble plus forte. Priva cesse sa reptation et réprimant un grognement de douleur, se retourne vers ses camarades. Il leur fait signe de prendre chacun une direction opposée pour multiplier les chances de trouver une pelle. Lui continue tout droit dans le tas immonde. Il le fouille de ses gants, et le tas s'avachit lentement sur lui. Des conserves, des cartouchières, des boulons par milliers, des résidus fétides et des ossements lui coulent sur les épaules, le dos, les fesses. Il poursuit sa reptation parmi, il se sent à l'abri. Bientôt il trouve un manche qui aboutit sur des échardes sanglantes, mais pas de pelle. À l'orient du tas, Javierlinsky, l'un des reptiles qui le suivait, lève un bras et fait signe qu'il a trouvé quelque chose. Quoi ? Répond Priva d'une main qui dessine un point d'interrogation. Pelle ! Pelle ! Hurlé la main du Javier. Sans manche, mais pelle quand même. Pour le coup on est heureux, même l'Albo qu'avait pas bougé et qui surveillait des yeux les ouailles exécutant son ordre, affichait un sourire enfantin. Une pelle manche ou pas c'est bien pour son Bataillon, c'est une de moins pour l'ennemi. Ça suffira... Priva gesticule des gants, mime de se regrouper, de rejoindre Albo. Il quitte à regret son tas de déchets, rampe à découvert, il pleut des balles, il passe entre les gouttes de sang de Javierlinsky touché trois fois. Il râle pas Javier, il peut plus, on lui retire la pelle des mains, on lui fait les poches, le casque, les bottes. Faut pas laisser perdre, faut pas laisser trainer rapport à l'ennemi. Un demi-beignet de scories que j'y retrouve moi dans son froque.

J'enfourne la moitié de suite dans ma gueule, l'autre dans la botte, je dis rien aux autres, je rampe, Albo s'impatiente.

Heilvaïa aussi s'impatiserait, si elle en était encore capable. Elle a enfin franchi le Portier d'Embauche, en piétinant ses semblables ; elle a battu des bras un peu, pour ne pas peser de toute sa haine sur eux, elle a perdu quelques plumes. Elle en voit un là-bas qui en ramasse une et la contemple et la renifle à plein groin. Il la dégoûte ce porc, elle se promet de l'abattre si par hasard elle le distingue de là-haut. Elle sort de son sac un Kommunikat, un recueil en prose poétique Post Industriel, imprimé par le Bataillon des Fondateurs Éternels. Elle essaie de se concentrer, de s'abstraire dans la lecture, elle déchiffre à grand peine, la lecture c'est pas comme le tir d'élite, si on ne pratique pas régulièrement on oublie comment faire. Elle lit en remuant les lèvres, elles claquent là où la corne s'est formée :

«Depuis la fermeture des mines, les convertisseurs ne carburent plus qu'à la ferraille. Mais le rendement s'écroule chaque mois. La camelote chinoise n'arrive plus au port.»

Une sonnerie stridente l'interrompt. C'est le signal d'ouverture du sas de distribution des armes et outils, la foule pousse des hurras et se masse en avant. Ça joue des coudes et de toute partie décharnée des corps, là où sous le prurit pointent les os. On déchant vite... Grésillant en différents dialectes bientôt morts, les haut-parleurs annoncent une pénurie de pelles, de pioches, de marteaux. Pour les armes ça va à peu près, mais pour le reste faudra trouver sur place. Heilvaïa ça l'inquiète pas, ses outils sont ses serres, son arme elle l'aura. Elle pousse, rentre dans la masse hurlante, griffe et atteint le sas. On la fouille, l'ausculte et la tamponne, on lui hurle dessus mais elle n'entend pas, enfin on lui remet une arme. Il faut maintenant courir à couvert sur quelques centaines de mètres en direction des fourneaux. Pliée en deux elle file entre les frises de barbelés, sur les rails moites, sautant des traverses putrides. Une flore en berne, courbée comme elle, lui lacère les mollets. Elle glisse sur des éclats d'obus, rebondit sur ce qu'elle peut et se rattrape aux grillages qui flanchent, s'abattent sur elle. La journée pourrait commencer plus mal, les tirs d'artilleries être moins épars. Aujourd'hui c'est plutôt cool, quelques mortiers au loin, deux-trois roquettes seulement qui manquent toute cible. Heilvaïa poursuit sa course, drôle d'animal courbe, plumé mais lourd, qui jamais ne prend son envol. Elle va s'élever pourtant bientôt, grimper à l'échelle 6B du HF12. D'abord elle se tapit au pied du fourneau immense, attend que les derniers échos de mitraille cessent. Alors elle commence son ascension. Collée le plus possible à l'échelle, elle l'escalade comme si elle rampait, genoux pointant vers l'extérieur, ventre raclant les barreaux branlants. Tête tournée vers l'occident, elle peut voir petit à petit la vallée s'éloigner d'elle et lui révéler ses secrets : les positions ennemies camouflées sous les détritrus, les routes éventrées, les champs en friche striés de barbelés. Un glyptodon cherche n'importe quelle touffe d'herbe parmi, les fils acérés grincent sur

sa cuirasse. Il foule de son pas lourd le sol infertile, les corps putréfiés, écrase des mouches ivres, trop obèses pour voler. Elles ont tout pour elles les mouches ici, elles sont gavées, elle se vautrent en piqué furieux dans la luxure de toutes les béances tièdes, puis sont balayées par le souffle acide des fumées. Elle voit tout Heilvaïa et surtout l'entend, le vent implacable lui apporte tout ça au creux de l'oreille, ses plumes ondulent et s'arrachent, emportées par le bruit infini de cette vallée monotone. Plus elle monte, plus elle voit. Les camps de Déplacés Sédentaires Permanents sous les gazoducs éventrés. Les ballons explosifs qui dansent dans les bourrasques et font de jolies tâches de couleur, les fosses communes où l'on se sent seul, des enfants jouant à la marelle à côté d'artilleurs en pause. Elle a bientôt atteint la cime du fourneau, s'accroupit sur une frêle corniche, et sans perdre un instant, commence à gratter la rouille. Il lui faudra la journée pour descendre, et descendre quelques ennemis, la descente c'est pas ce qu'elle préfère, elle a faim.

Dans son bureau sous terre, le Directeur des Directives n°768-241 retire son masque d'anonymation et s'affale sur la chaise qui fait face au Bureau des Commandes. Il tire d'un tiroir une flasque de prune sanguine, en verse un peu dans le bouchon et y ajoute de la poudre d'hématite. Il avale d'un trait la mixture brillante et jure dans son langage rauque. Ces putains de Fondateurs le rendront fou. Chez lui, tout là-bas, on ne les dirigeait pas avec tant de papelards. Avec les bottes, du bout de la matraque, mais pas à coup de paraphes ! La guerre est une aubaine ! lui avait dit Soharaya Winklermann. Tu parles... C'est une guerre de papier qu'il livrait ici, avec de frêles bâtons de graphite. Non seulement la guerre ne rapportait pas plus que la paix, mais elle avait tendance à coûter une fortune en papier. Il devait intégrer dans le budget de l'usine des tonnes et des tonnes de rouleaux de papiers, des taxes d'importation exorbitantes, des ostes entiers de relecteurs pour vérifier qu'il signait du bon nom le bon papier... Papier ! Papier ! Jamais fonte n'avait réclamé tant de papier. Il lui en ferait bouffer tiens, à Winklermann, des rouleaux entièrement signés de partout, il lui enfoncerait dans la gorge à cette pute. Il se ressert un bouchon et range la flasque. Activant différents leviers du Bureau des Commandes, et pressant quelques boutons, il fait défiler les Directives à Considérer du jour. Quelques nouvelles du front, toujours les mêmes globalement, et beaucoup de réclamations. Parmi elles un Kommunifax Directif de Soharaya Winklermann justement. Il presse rageusement un bouton crasseux et déclenche ainsi l'impression du fax. Dans son dos une machine se met en branle et il entend l'immense rouleau de papier se dérouler par saccades. Le massicot s'abat lourdement sur la frêle feuille qui choit dans le bac idoïne sans bruit. Pivotant sur sa chaise il s'en saisit, et, le tenant loin de lui dans une attitude de dégoût entame sa lecture.

«Obj. : Existence d'une situation de tension manifeste ayant aboutit à un compromis d'accord tacite entre factions ennemies au sein de l'Usine 112F d'Aigrange au sujet des Sorties Culturelles en Territoires Disputés.»

- *Selon le rapport de la Mission des Infiltrés Volontaires du 7 vultembre de la 193^e année de l'Ère Post Industrielle, la Faction des Artilleurs Lamineurs Libres aurait conclu un accord avec la Phalange des Sapeurs Militants en vue de l'organisation d'un Séminaire Touristique en Territoires Disputés pour les vacances de la mi-année. Ce séminaire, selon les termes de l'accord dont la Mission a pu viser copie, devra être financé par les Comités d'Usines d'Aigrange à hauteur de 70%, le reste étant à votre charge.*
- *Il va sans dire que nous encourageons ardemment toute Sortie Culturelle, mais condamnons avec la plus grande fermeté le faible apport financier de votre Direction.*
- *Ainsi nous vous demandons de bien vouloir produire un Kommunikat appelant les membres de votre Direction à organiser une quête permettant d'établir à minima un ratio de 60/40.*
- *Ainsi nous vous demandons de mettre sur pied une Commission d'Observation qui aura pour but de sourcer et d'analyser l'impact de cette quête en termes moraux et monétaires.*
- *Ainsi nous vous demandons de nous faire parvenir un rapport contenant toute information que vous jugerez pertinente à ce sujet.*

Dans l'attente de votre retour ASAP, sus à l'ennemi !

Soharaya Winklermann.»

70/30, 60/40... tout cela allait coûter encore beaucoup de papier ! Mais les ordres sont les ordres, et le tourisme l'horizon indépassable de l'humanité.

Regroupé autour du vieil Albo, notre groupe tend l'oreille à l'opposé du vacarme, tente de comprendre ses paroles et ses gestes. Un peu derrière nous, les poches à fonte se déversent sur l'ennemi. C'est tant mieux mais on ne pourra pas fouiller les corps. Pas de cadavre, pas de beignet. On rampe derrière lui maintenant dans une rigole disputée. On s'attend à croiser une faction ennemie, mais rien ne vient après les balles, les grenades, les shrapnels. Pas d'homme, pas d'animal, pas d'ennemi. De quel triste nuage tombe-t-il cet impitoyable métal ? J'y demande moi à Priva... Il veut pas savoir qu'il dit. À l'approche des poches à fonte, suspendues au faite de l'obscurité, on se met en position de riposte, on envoie la purée. Albo tient la pelle et se met à creuser. On escorte ainsi la coulée de nos chants et de nos armes. Il faut qu'elle arrive la coulée, jusqu'au laminoir tout là-bas derrière les nuages de gaz moutarde, par-delà les lignes ennemies. Il faut faire vite, j'ai les bras en compote de tirer, j'ai la gâchette coincée dans le doigt, les dents fêlées. On discerne quand même, parmi tous les beuglements des hommes et des machines, la sonnerie du quart. C'est bientôt l'heure de la relève. Occupé qu'on était à pas mourir, on l'a pas vu venir la fin de la journée. Les gars sont contents, mais pas l'Albo, il trépigne, il boude, il assène ci et là quelques coups de pelle pas franchement méchants. La coulée ! La coulée ! Bande d'empaffés !

Qu'il postillonne tout rouge de sang. Faut l'accompagner la coulée, faut pas la laisser ruisseler n'importe où, faut finir avant la relève. Faudrait pas qu'au laminoir là-bas, ça se tourne les pouces et les prothèses et les moignons. Faut mettre ça à notre crédit, qu'on a perdu des gars mais pas la coulée. Alors on redouble d'efforts, on lui montre au vieux qu'on n'a plus de munitions mais que ça nous arrêtera pas de perdre des hommes dans la gloire et jusqu'au laminoir. On jette tout ce qu'on peut sur les positions ennemies, ça les fait rire les bougres, ils en ont plus non plus à c't'heure des ogives pour nos gueules. Ça se calme toujours un peu après le dernier quart, c'est la rigolade vraiment, même l'Albo glousse derrière sa pelle. Même Benmehoud, qu'a pris un bel éclat juste avant la sonnerie il rit en crachotant du sang. Il est beau ton éclat Benny ! que j'y dis. Dis-donc ils ont pas lésiné sur la qualité, vise l'épaisseur du truc un peu. Il est tout fier le Bennou, il va pas crever d'un éclat de merde lui, l'enculé. Ça consolera sa blonde qu'il dit. Il offre sa tournée pour le coup, il tire à grand peine une minuscule fiole de prune pour partage. Bien qu'Albo veut pas qu'on picole, il fait tourner, il en donne une goutte à la coulée, puis chacun son tour on en lape un peu. Quand la fiole est vide, il a plus de sang à glavioter le Mehoud. Même dans cette usine toute rouge, on voit bien qu'il est tout gris. C'est comme si qu'il était mort depuis bien longtemps, on se méfie alors, ça nous met le doute... Aurait-il fait semblant de vivre le traître depuis tout ce temps ? Juste pour avoir une place dans la faction ? S'enorgueillir d'attraper un bel éclat bien fat ? On sait jamais... On suppose plein de trucs en fouillant son froc, on échange des haussements de sourcils qui disent beaucoup, puis on les lui ferme ses yeux vitreux et on le fait rouler dans la coulée, mais on garde l'éclat, pour preuve de notre bravoure.

Sur sa tour criblée de rouille et d'impacts, Heilvaïa épaula son fusil. Du HF10, un groupe d'Éclaireurs Non Alignés lui a indiqué sa cible, en agitant divers fanions loqueteux. Bleu jean, motif vichy, ocre puis blanc avec une croix : ça veut dire sud, ouest, artilleurs, abattre. Elle se cale tant bien que mal entre les bourrasques, ferme un œil et accole l'autre à la lunette. Elle les voit les pleutres s'affairer autour de leur mortier pitoyable, comme si elle était tout près d'eux mais qu'ils restaient minuscules. C'est son plaisir d'hésiter, de choisir, en les pointant tour à tour de sa lunette, lequel elle abattra le premier. C'est un jeu stratégique, la chute du premier à mourir décidera de l'égaiement des autres. Y'en a un bien joufflu, qui la fait rire un peu, avec son casque de guingois et son tablier de cuir rapiécé. Il poulope drôlement autour du canon en se bouchant les oreilles, il a accroché un scalpe à la corne qui lui pousse dans le dos. Elle le choisit et pour la blague lui tire d'abord dans le cul. Il choie et ne couvrant plus ses oreilles, essaie de boucher le nouveau trou qu'il a au derche. Elle a de l'humour Heilvaïa, l'ennemi lui reconnaît au moins ça, au lieu de fuir, ils se moquent les artilleurs, mais quand même ils se mettent à couvert sous la boue. Blam ! Blam ! Blam ! Elle les aligne proprement dans leur tombe de gangue, puis revient au premier qui s'agrippe toujours à son cul, face contre terre. Blam ! Elle troue la tête cette fois, de toute façon y'a plus personne pour apprécier ses blagues.

Comprimé entre un Soudeur Libre et la porte du fond du wagon, Priva ferme les yeux. Il a pris le premier train qui s'arrêtait sur le premier quai qu'il avait pu atteindre. Il ne cherche pas à savoir où il va, l'important c'est de bouger. Manger bouger disaient les *PlakatKomm* du Gouvernement de Transition Permanente. Bouger c'était pas facile dans ce compartiment bondé, mais il espérait que le mouvement du train soit porté au crédit de sa propre mobilité. Pour ce qui était de manger, le Gouvernement était moins regardant. Le train hurle sur les rails torves, et son cri partout se propage, s'étouffe dans un virage et revient à la vie en échos. Derrière la toile de bure de ses paupières closes, Priva perçoit le rougeolement des feux d'une station. On s'arrête en chancelant brutalement les uns dans les autres, on se bat pour s'en sortir... Une guerre comme une autre. Moi je reste. J'ai sommeil et ne sais où aller. Quand le train repart, dans un gémissement de rails sous le tunnel implacable, on se met à chanter. À la gloire des Ouvriers Légendaires, à nos usines éventrées. Certains battent le rythme contre les vitres poisseuses, y a du verre cassé. Tout ça me berce, les chants les cris, le verre pilé. Priva me caresse la tête d'une main gantée.

- Dors petit, on est bientôt arrivés. Demain, à n'importe quel arrêt, une usine nous attend, l'ennemi guette, et c'est bientôt les vacances.

L'ascenseur est bloqué au moins deux, comme d'hab. Le Directeur des Directives n°768-241 se saisit du pied de biche et en enfonce le bec entre les portes. Il sue gras sous son masque d'anonymation, il peste sévère contre la machine. S'il y a bien une chose qu'il déteste, c'est d'être en retard. Et il a rendez-vous à moins le quart avec un Infiltré Libertaire à l'angle des couloirs 112 et 113. L'épaule contre les portes, une jambe fléchie et l'autre enfoncée tremblante dans le plancher, il fouraille de toutes ses forces dans la fente froide des portes d'acier. Elles grincent tant qu'elles peuvent, il grogne d'autant. Bientôt elles s'entrouvrent assez pour qu'il y glisse une épaule, un genou, puis toute sa personne agacée. Des omoplates il les rejette et part tête baissé, écume aux lèvres sous son masque, vers le croisement suscité des couloirs 112 et 113. En chemin il happe du nez un peu de poudre de ferrite iodée, lâche un mollard verdâtre et signe un papier de décharge rapport à la porte pétée de l'ascenseur. Il est là le pleutre, assis sous sa capuche, la main tendue comme pour mendier. Il le reconnaît à son brassard jaune de traître efféminé.

- Tiens... V'là les tunes enculé. Dis à tes fifres que c'est 60/40 pour les vacances ou bien je vous coupe les coulées. Compris ?

- Oui oui, qu'il dit dans un gloussement de pute.

Ceci étant dit, il prend en pleine face la botte du Directeur des Directives, qui, après s'être essuyé la semelle sur son brassard, poursuit son chemin au bout du couloir. Arrivé devant la porte des escaliers F4, il sort de sa besace les affiches qu'il a imprimées la veille. Badigeonnant allègrement le mur de colle, il les placarde par quatre sur le mur et à moitié sur la porte. Elles clament l'arrivée

prochaine des vacances de mi-année, et la destination rêvée : l'usine de plage de L'Escouade-Sur-Mer, ainsi que ses commodités : camp tout confort, dortoirs à perte de vue, système de défense anti-aérien dernier cri. On voit sur l'illustration des ouvriers heureux, des vagues molles au loin, et à l'infini une frise de barbelés.

La journée est finie pour Heilvaïa, elle est descendue de son fourneau rouillé, de la poudre plein son sac. Parfois elle chutait, parfois elle planait légère, portée par le souffle chaud des cheminées. Au sol, un peu de nausée, elle a le mal de terre. Elle rampe sous la mitraille jusqu'au bureau du Percepteur des Rouilles et vide sa journée dans la coupole branlante de la balance. Le Percepteur triche un peu, il appuie de l'autre côté. Heilvaïa ne dit rien, elle n'aime pas parler. Elle grogne un peu, mais c'est un hullement qui sort de sa poitrine duvetée. Alors le Percepteur tamponne sa bible, lui tend quelques pièces, et lui fait signe de dégager. Dehors la file d'attente pour l'embauche du lendemain s'étend déjà à perte de vue. Il lui faut prendre un train maintenant, un train vers toute usine. Depuis la loi de Nationalisation Vente, un ouvrier ne pouvait pas travailler deux jours de suite dans une même unité. La sédentarité c'est l'oppression, le mouvement la liberté. Elle passe donc ces nuits à errer Heilvaïa, dans des wagons, sur des quais, dans des files d'attente... Elle attend comme tous la fin inespérée des nuits, l'ouverture des portes du moindre laminoir, de n'importe quel atelier, pourvu qu'un contremaître ait besoin d'une Dérueilleuse Sniper. Ça lui semble mal barré pour n'importe quel train, elle est coincée dans l'escalier menant aux quais. Elle étouffe engoncée dans la foule branlante. Elle triture son collier anxieuse. Elle est en manque de bourrasques, là sous terre avec tout le monde. L'air ici n'est qu'haleine fétide de milliers d'aisselles moites, de bouches sèches moisies. Elle sent darder contre ses fesses le vit ou le marteau d'un camarade, elle sent des mains rêches fouiller ses poches, qui ne trouvant rien s'attardent sur son intimité. Elle se tait Heilvaïa, comme tous, elle n'est que toux et grognements, ici-bas le langage c'est seulement pour éructer ou glavioter. Quand même elle tente un piaulement ténu, mais ça veut pas. Son bec clapote sec sans quoi que ce soit de vraiment audible. Alors elle fait parler son arme. Se frayer un chemin à l'automatique, ça elle peut faire. Juste devant elle ça s'affale en gerbe de sang chaud. Un deux trois puis elle arrête de compter. Elle assène quelques coups de crosse, le temps de chercher un chargeur plein dans son sac. Reprend la mitraille. Autour d'elle j'y vois plus clair, les corps couchés ça ouvre des perspectives. Des bouches grandes ouvertes, des yeux écarquillés, on se demande d'où ça vient tous ces tirs meurtriers. D'un ennemi certainement, mais ennemi de quoi ? On tente de se remémorer : l'ennemi de mon ami est... Ou était-ce l'ami de mon ennemi ? Qui était-il déjà cet ennemi au juste, quelles revendications, pourquoi tant de violence, lui qui pourtant hier nous disait bonjour, nous tenait la porte à nous vieilles matriarches esseulées ? Les coups de feu ne cessent, et à chaque fois elle touche sa cible l'Heilvaïa, car tous on est dans sa mire, soudés qu'on est. C'est facile le massacre. Elle s'avance, impératrice majestueuse qui multiplie les cadavres puis piétine les corps. Inertes ou convulsant, c'est tout du tapis soyeux pour elle. Elle est presque en bas de

l'escalier quand elle tombe à court de munitions. Autour d'elle ça patiente encore, ou ça s'empoigne hargneusement, ça prolonge la tuerie, à l'arme blanche cette fois, à mains nues souvent. Moi j'y enfonce mes doigts crasseux dans les orbites à mon voisin. Il hurle de douleur, il se gargarise de son propre sang. À mes pieds ça s'assomme à coups de marteau dans un dernier râle. Heilvaïa, elle, a cessé toute agression. Elle n'est pas inquiète, il n'y aura pas de vindicte, les survivants hurlent qu'elle n'aura pas leur haine. On ne sait pas à qui ils la réserve du coup, mais l'État trouvera bien quelqu'un. Ça ne la regarde plus. Elle lisse ses plumes, sort son Kommunikat, et poursuit sa lecture.

«Certains prétendaient que la Compagnie existait depuis toujours. Depuis la nuit des temps, il y aurait eu des mange-fers pour gratter sous la terre le précieux métal.»

Priva m'a laissé à Failange Sud, à l'embranchement 6B, côté échangeur Est. Je l'ai vu s'éloigner courbé dans la cohue. J'ai répondu à son signe de main discret, au niveau de la hanche. Il disait tiens bon gamin, tiens bon. Ensuite la Brigade de Pacification Matinale l'a attrapé, plaqué au sol et menotté. Tiré par le col et jeté sur les rails. S'il survit à ça, il aura droit aux questions. Il se tortille ridicule le camarade, sur les rails inhospitaliers. Un rat s'approche et renifle son derche. Sur le quai ça rigole, ça dévoile des dents pas claires quand y'en a. Tu fais des signes enculé ?!!. Qu'il gueule le chef de Brigade. Tu fais des signes ??! Faut pas !! À qui qu'il fait des signes, c'est ça qu'il veut savoir l'capo. Ce qu'il a dit Priva il s'en fout, c'est pas tant le message que le destinataire qui importe. Ils apprennent ça en formation. Alors je me carre discret. Je me coule sous des entrejambes arquées comme des ponts, je me faufile grossier sous les bottes. Je tiendrai bon Priva, je prendrai ta place dans tout Bataillon. Je tuerais pour toi, à ta place, notre ennemi à tous. J'en avale des merdes, à ramper des coudes au sol, sous le mol martèlement des semelles trouées. J'étouffe en somme, de la poussière et de la fange plein les bronches. Les poumons ne veulent plus, mais mes coudes en ont vu d'autres, ils me hissent obstinés vers la surface. Au pied d'un escalier, je reconnais Heilvaïa lissant ses plumes, lisant son Kommunikat, sur son coussin de cadavres.

- *Heilvaïa chérie ! Priva est sur les rails... J'y dit.*
- *Ah tiens ! Toi aussi tu rampes ? Chuchote-t-elle du bec.*
- *Oui oui, mais Priva !*
- *Qui c'est déjà ?*
- *Mon camarade.*
- *Y'en a d'autres !*
- *Pas sur les rails.*
- *Tu ne sais pas, tu ne les vois pas tous.*
- *C'est vrai Heilvaïa... Ce collier te sied bien.*
- *Merci.*

- *Où vas-tu Heilvaïa ? J'y demande anxieux.*
- *Au travail, tu viens avec moi ?*
- *Oui ! Oui ! Prends-moi sous ton aile.*
- *OK.*

Elle étend le bras et déploie son aile, sous son ombre je me glisse à l'abri des regards de toute milice, et de tout camarade. J'hume sa sueur suave, me recroqueville dans sa chaleur jamais plus chaude que tiède. Trop de vent l'habite Heilvaïa... Quand tout souffle me manque Heilvaïa... Elle ploie les genoux, puis d'une extension légère s'envole, butant aux voûtes, se brûlant sans gravité aux diodes, avec moi sur son sein qui la gêne dans ses battements d'ailes, dans les virages pas négociables, dans toute tangente biaisée. Elle me ramène vers un quai, elle nous dépose dans un wagon, pas le meilleur c'est sûr, mais au moins on y est. Dans le compartiment ça nous regarde de biais, ça soupçonne dur. Les gens savent au fond, qu'il y a eu un massacre dans l'escalier... Certains ont perdu des camarades, un fils, une femme. Elle n'y est pas allée de main morte la Vaïa. Après, bon... tué par l'ennemi ou le camarade, qu'elle importance ? Faut pas lui en vouloir... Elle est folle au fond Vaïa, elle revendique rien. Elle est pas spéiciste ni raciste, elle a juste tué comme ça, donc bon. Ça leur va. Ils pardonnent, elle n'aura pas leur haine. En revanche personne ne lui laisse une place assise. La résistance triomphe ainsi de nos jours. Par infimes veuleries, minuscules bassesses.

On est descendu à la station Murs des Haut-fourneaux, c'est là qu'il y a le plus de chance d'être embauché qu'elle m'a dit la Vaïa. Sur le quai, dans les couloirs, la Phalange Pour l'Emploi faisait déjà le tri des aptes ou pas. À coup de matraque, elle vous rendait pas apte facilement. Ça désengorgeait efficacement les files d'attentes. Sorti enfin des tunnels, on s'étonnait qu'il fasse si rouge dehors, on avait presque oublié. Le ciel si loin est strié de barbelés, le sol tout sauf plan, tentait de le joindre avec des poussées pas croyables de monticules branlants. On grimpeait là-dessus gêné par les voisins. Les camarades nous tombaient dessus dégringolant. Au sommet d'un terril, j'aperçois enfin le Portier d'Embauche. Je choisis la file d'attente qui me paraît la moins longue. Heilvaïa a resquillé quelques places, je la perds de vue dans la file. Au loin je vois le Mur, les 31 Hauts Fourneaux imprenables et leurs miradors. Les phares gigantesques m'aveuglent par intermittence, leurs lampes blanchissent le paysage. À mes pieds, incongrue, une potentille solitaire m'éblouit de son jaune sucré. Tiens bon je me répète en dedans. Encore une journée ou deux de guerre et c'est les vacances. Je me demande quand même pour Priva... Pour sûr il est mort... De mémoire d'ouvrier, jamais on a vu un gars remonter sur un quai avec les pieds et poings liés.

Dans un Bunker de Commandement Alternatif de l'aile Occidentale de l'Usine, le Directeur des Directives s'entretient avec Soharaya Winklermann. Il lui annonce que le ratio de 60/40 a bien été respecté, et lui lit le rapport de la Commission d'Observation concernant la quête, qu'il a écrit et inventé de toute pièce durant

la nuit. Elle semble satisfaite. Elle en demande copie, pour pouvoir l'envoyer à ses supérieurs. Eux-mêmes l'étudieront soigneusement et en tireront des conclusions sur la bonne organisation des quêtes. Tout ça le ferait rire s'il n'était pas si épuisé. Il raccroche le combiné, et de son tiroir sort une petite boîte dont il inhale la poudre de ferrite. La journée ne fait que commencer, il lui faut tenir bon. Et les vacances, pour lui, ce n'est pas pour bientôt.

Dans le parc des Fourneaux Sud, les cars immenses sont garés impeccablement et bordés de files de soldats impassibles. Leurs soutes sont grandes ouvertes, et on y entasse pelles et fusils, couvertures miteuses, pique-nique et goûter. Nous sommes répartis dans les cars selon notre Section, notre Syndicat, et par numéros pairs ou impairs pour ceux qui n'ont que leur matricule pour identité. À l'intérieur, personne ne se bat pour les places côté fenêtre. C'est pas qu'on boude le paysage, c'est que malgré les grilles on craint les projectiles qui viendraient de l'extérieur. Certains s'assoient au sol, dans la travée centrale. Moi tant pis, je prends la place fenêtre, autant j'aime les vacances, autant je ne tiens pas forcément à la vie.

On lui amène un cageot et un porte-voix, et le Directeur des Directives n°768-241, d'un geste autoritaire du bras, demande à la foule le silence. On cesse d'un coup de tousser librement, d'éructer et de glavioter dans les seaux prévus à cet effet. De son porte-voix tonitruant, il nous avise :

- Camarades ! Les vacances sont enfin là, et à quelques instants de votre départ, je veux, au nom de toute Usine, vous souhaiter les congés de mi-année les plus agréables possibles. Je tiens à vous rappeler que durant tout votre séjour, vos camarades restés au front donneront comme toujours le meilleur d'eux-mêmes et de leurs armes pour vous garantir un retour à l'emploi serein une fois votre congé consommé. Vous quittez pour quelques jours nos hauts fourneaux debout, et vous les retrouverez ainsi, fièrement dressés et fumants. Puissiez-vous porter au-delà de notre vallée usinière, nos valeurs d'hommes du fer, et vous ouvrir aux autres cultures, même les moins guerrières. Vive le combat, vive la coulée et vivent les congés !

Ensuite il attend quelques secondes un cri de notre foule... du ciel une pluie d'applaudissement... Mais rien ne vient. On l'aide alors à descendre de son cageot, on le déleste du porte-voix. On peut reprendre notre toux là où on l'avait laissée. On se passe doucement le seau à glaviots, on veut pas le renverser. Le départ est pour bientôt, on attend que la nuit soit franchement tombée, rapport à la discrétion de notre convoi vacancier. Une brigade motorisée nous escorte ensuite jusqu'aux grilles de la vallée. On voit mal les lunes au-dessus, l'ancienne et l'artificielle, à travers l'épaisse fumée des fours. On ne voit pas loin devant non plus, car on roule phares éteints sous les derniers miradors avant la zone tampon. Derrière nous le mur des haut-fourneaux jauni dans le cramoisi des cieux. Je jette un œil aux bustes géants des Ouvriers Légendaires, me signe

devant celui de Stepan. Le sommeil nous accable, je me cale contre la fenêtre, ferme les yeux dans un soupir... Les derniers jours ont été rudes. Il avait fallu combattre pied à pied un détachement ennemi qui avait pris possession du laminoir Nord-H1, tout en remplissant les formulaires nécessaires à notre départ en congés.

Dans le car là, ça cahote pas mal, mais en dépassant le flanc Sud du camp de la VII^e Armée Végétarienne Anti Partisane, on s'est mis à patiner... La boue partout au sol se rengorgeait des cieux. C'est pas possible des nuages lourds comme ça, ça devrait s'écraser. Quelques tirs d'artillerie nous accompagnent, jettent ça et là de si grandes vagues de fange qu'on y voit plus rien que du marron-noir, en aplat, constellé, en ombres partout. L'obscurité nous berce... certains tapent dans leurs mains, au rythme des tirs. On prie un peu. On déballe du riz d'algue, des pains de scories fris. J'allume un cierge, bois un coup. Quand on déglutit on se tait, puis langue déliée on se dit quand même, que c'est pas bien net c't'affaire de congés... 60/40... 70/30... qu'on chuchotait... D'un point de vue scientifique, c'est pas pareil... C'est pas les mêmes vacances selon qui paie, et dans quelles proportions. Les proportions disent tout... mais on comprenait queud' à leur langage. On savait toutefois qu'il fallait voir au final, à qui tout ça profitait. La source était sûre en plus, puisqu'elle venait d'un Infiltré Libertaire dont le visage mutilé à coup de semelles de luxe témoignait de l'honnêteté. Dans les rangs serrés des sièges, propagée à toute vitesse dans l'allée centrale, l'information enfle et chacun s'en empare, en hume la puissance et l'aspire à pleins poumons. On s'en gonflerait tout plein pour bomber le torse et dire non enfin, non ! C'est pas possible ! Puis y'en a que ça énerve vachement, surtout dans l'aile gauche du car, au niveau des places à quatre, vers les gars du Faisceau des Rescapés du 13 Novonosk. Mais c'est la Faction des Sapeurs Désarmés que ça énerve le plus. Pour eux c'en est vraiment trop, puis les rations et les ratios nauséabonds ça les connaît. Ils commencent à chahuter sérieux, lancent des conserves vides et des cris en direction du chauffeur. Les gardes grognent, ôtent les fourreaux de leurs baïonnettes. Pour l'exemple, et dans l'espoir d'un apaisement, l'un deux plante sa lame dans la gorge d'un Sapeur. À son grand étonnement ce meurtre n'a pas l'effet escompté. Ivres de rage, les Rescapés du 13 Novonosk se ruent sur lui. On lui arrache son arme, on lui écrase le crâne, on lui fait les poches bien sûr. Le reste des gardes se replie en formation défensive à la tête du car. Une première salve de tirs convainc l'ensemble des passagers de la nécessité d'une riposte. Alors on se lève comme un seul homme, et offerts aux balles, on se jette sur eux. Ils sont armés mais minoritaires. Moi je suis derrière un gars du 13 Novonosk heureusement bien gras, les balles qu'il prend ne le traversent pas. Il me protège le camarade. Quand enfin j'arrive face à l'ennemi, son chargeur est vide, aubaine. Je m'agrippe à son fusil, lui aussi. J'y donne des coups de semelle dans la gueule, jusqu'à ce que j'entende le crâne se briser. Dans l'emportement général, j'en vois un du 13 qui s'attaque au chauffeur. Il lui fracasse la tronche sur le volant, et notre car fait de grandes embardées. Les gardes du car derrière nous flairent l'émeute et tentent en vain d'établir le

contact radio. En l'absence de réponse et pour éviter un drame, ils tirent dans nos pneus blindés. Entre la rébellion interne et l'agression préventive externe, notre car ne fait pas le poids, d'autant que le chauffeur est froid. Dans un virage on gerbe et l'engin se couche sur le flanc bâbord. Ceux qui peuvent encore bouger tentent de s'extraire du car, mais une pluie de grenades s'abat sur nous. Ça pète de partout, y'a des cris et du sang, on est en terrain connu. Ni une ni deux - c'est un réflexe chez nous - on se disperse comme on peut en formation de riposte. On s'arme en achevant les derniers gardes. On envoie nous aussi des grenades. On se tortille dans les béances fumantes des grillages et des tôles pliées. On s'abrite derrière l'épave, on fait feu tant qu'on peut mais les munitions sont rares. Alors on jette des pierres, des tuyaux, des câbles, nos goûters, nos bottes et nos casques. On en tue bien quelques-uns, des nôtres et des gardes, mais ils voient bien que ce ne sont que des tirs de dépit. Ils attendent les pleutres qu'on s'essouffle, qu'on n'ait plus que notre révolte à leur lancer. Ils savent bien depuis le temps, que la révolte n'est jamais franchement létale. Ils en rigolent les lâches. Ça me contrarie. Je n'aime pas guerroyer pour amuser l'ennemi. Baïonnettes en avant ! Que je gueule. Baïonnettes ! Et on s'élance vers le car adverse, en pirates on l'aborde, en héros on tombe sous leurs balles. Ils en ont suffisamment pour nous culbuter tous les salauds, ils ont été économes. Moi j'en prends une dans le bide, pile là où je voulais pas. Allongé dans la boue, j'y lance mon fusil vide dans le pare-brise à ce foutu car. Ça l'égratigne un peu je crois. Je me vide alors bien, ça pisse steady au niveau du foie. Je croise les bras sous ma tête, cherchant un peu de confort en l'agonie. Je regarde le peu de cieux que me laissent voir les rouleaux titanesques de nuages. Et sous cette sombre machinerie céleste, qui vois-je ? Heïlvaïa ! Ma Vaïa planante. Elle bat des ailes sans un bruit, elle tourne, vautre, autour de moi. Elle a senti la mort, la mienne, et me dit au revoir. Je la suis tant que je peux du regard... Sacrée Vaïa, elle a dû profiter du combat pour s'échapper, quitter tout ça. Elle part en vacances toute seule par voie céleste. Elle n'est bientôt plus qu'un point flou dans l'indistinct des cieux, elle se fond dans la masse moite et noire des nuages. Elle va où elle veut ma vaillante Vaïa, contrairement à nous, cloués qu'on est dans la boue, avachis sous le poids des balles, poisseux et lourds de sang et de crasse. Bientôt les autres cars redémarrent. Un me roule sur les jambes, mais de toute façon je ne les sentais déjà plus. Ça m'enfoncé un peu plus dans mon cercueil fangeux. J'ai froid, grelotte vaguement, ferme les yeux.

2024 © Louis-Ferdinand Kévin

PRESSES DU BATAILLON DES FONDEURS ÉTERNELS